

cette porte donnait sur un escalier de service qui communiquait avec le sous sol, où il arriva après avoir descendu une trentaine de marches.

Comme il refermait la porte du caveau, il entendit dans la rue des clameurs épouvantables, accompagnées de grands coups assésés contre la porte.

—Il était temps, pensa-t-il.

Il chercha dans une de ses poches un panatella, qu'il alluma et duquel il se mit à tirer philosophiquement d'énormes bouffées, en attendant les événements.

—Pourvu qu'ils précipitent les événements ! murmura-t-il en songeant que s'il fallait demeuré longtemps bloqué là-dedans, il courait le risque de mourir de faim, car il manquait totalement de provisions de bouches.

Puis il songea que, s'il n'avait pas de quoi manger, il avait du moins de quoi boire dans l'armoire de feu ce bon M. Schmidt où étaient rangées une vingtaine de bouteilles de porto excellent.

—Bas ! fit-il en prêtant l'oreille au bruit de la rue, j'ai le temps de monter chercher cela.

Lestement, il gravit les marches et, en cinq minutes, se trouva contre la petite porte qui donnait accès dans le cabinet ; comme il mettait la clef dans la serrure, il s'arrêta net, entendant de l'autre côté du mur un bruit singulier : c'était le grincement d'une lime sur un objet de fer ou d'acier.

—Oh ! oh ! murmura l'Américain, on dirait que quelqu'un "travaille" mon coffre-fort !

Et tout de suite la pensée lui vint d'intervenir ; même il sortit à moitié son revolver. Mais il songea tout à coup que la caisse était vide, puisqu'il avait transporté dans le sous-sol la valise qui contenait toutes ses valeurs, et il laissa l'arme dans sa poche.

Seulement, doucement, sans bruit, il entr'ouvrit la porte et, à l'imperceptible entrebâillement, il colla son oeil : il aperçut alors, accroupi sur le plancher, lui tournant le dos, un individu qui, armé d'un ciseau-à-froid, s'escrimait contre la caisse.

—Eh ! eh ! pensa l'Américain, tu perds ton temps, mon camarade.

L'individu, en ce moment, se retourna un peu pour ramasser la lame posée à côté de lui.

—By God ! grommela l'honorable M. Jackson, c'est Giovanni Corda !

C'était, en effet, l'entrepreneur qui, venu à Colon en compagnie de Landrin et de sa bande, avait assisté, sans y prendre part, au commencement d'incendie de Colon ; puis, soudain, la vue du pillage en règle auquel se livraient les incendiaires avait fait éclore dans sa cervelle peu scrupuleuse une idée géniale : il avait vu dans le journal l'annonce de la mort de ce bon M. Schmidt ; il croyait, d'un autre côté, l'honorable M. Jackson toujours à Panama ; donc, la maison de la banque se trouvait seule, abandonnée certainement par les employés et exposée à être dévalisée par les partisans de Landrin.

Et tout de suite, avec une logique irréfutable, l'Italien pensa que, dévalisée pour dévalisée, il était préférable que la banque le fût par lui que par les autres.

Aussi, courut-il sans perdre de temps à Front-Street ; comme il s'y attendait, la porte grillée était fermée et les fenêtres, protégées par leurs forts barreaux d'acier, n'aurait pas permis à une belette de se glisser à l'intérieur.

Sans se décourager nullement, l'entrepreneur contourna la maison et vint s'arrêter devant la petite porte donnant sur une ruelle et qui servait de passage aux employés et aux domestiques ; dans sa précipitation de courir aux nouvelles—après le départ des employés, sortis à l'heure de midi pour déjeuner—le garçon de bureau avait négligé de donner un tour de clé à cette porte ; et comme, vu les événements, personne n'avait osé revenir à la banque, il s'en suit que l'accès de la maison était libre de ce côté.

L'Italien, que souvent le bon M. Schmidt avait fait passer par cette porte pour éviter qu'il se rencontrât avec quelque autre client l'Italien con : savait admirablement les aîtres ; d'un pied léger, il gravit le petit escalier, le même que venait de descendre M. Jackson quelques instants auparavant, et arriva dans le cabinet en ouvrant la petite

porte contre laquelle l'Américain était maintenant en embuscade.

Homme de précaution, Giovanni Corda avait emporté, dissimulés sous son vêtement, les instruments dont il pensait avoir besoin ; mais, depuis un quart d'heure qu'il était là, c'est en vain qu'il s'acharnait contre la caisse... ce bloc d'acier s'obstinait à demeurer impénétrable.

Un moment, le travailleur s'arrêta, s'épongea le front et grommela entre ses dents :

—Il faut pourtant que j'y arrive... ce serait trop bête que de laisser à cet honorable M. Jackson la commission de cinquante mille piastres que m'avait extorquée ce bon M. Schmidt.

Et il ajouta, avec un ricardement :

—Vieux filou ! va...

Puis il se remit au travail.

L'œil toujours collé à l'entrebâillement de la porte, M. Jackson s'amusait énormément, si énormément même que, fait unique peut-être dans toute son existence de fumeur, il avait laissé éteindre son cigare.

—By God ! pensait-il avec une lueur joyeuse dans les prunelles, rien n'est amusant comme de voir un voleur volé !...

Soudain, dans l'escalier, au-dessous de lui, il entendit un bruit de pas qui montaient, mais avec hésitation.

—Qu'est-ce que cela, encore ? murmura-t-il en armant son revolver ; mais ses regards, tombant par hasard sur un placard entr'ouvert qui servait à ce bon M. Schmidt pour serrer ses vêtements de bureau, il s'y glissa tant bien que mal, non par peur, mais par curiosité, ayant le pressentiment que quelque chose de drôle allait se passer.

Il était à peine dans sa cachette que dans la cage de l'escalier une tête d'homme parut, tête effrayante, aux cheveux incultes, à la barbe inculte, aux traits convulsés, à l'œil sanglant.

L'homme s'arrêta et écouta.

—Où diable ai-je vu ce particulier-là ? pensa M. Jackson.

Et, s'aplatissant contre la muraille, il tira le plus possible à lui la porte du placard, tellement le masque du particulier était peu rassurant.

Cependant les yeux de l'homme se fixèrent sur la porte du cabinet, à travers laquelle arrivait le bruit du "travail" de Giovanni Corda.

—C'est là ! grommela l'homme d'une voix rauque, avec un éclair sinistre dans les yeux.

Il monta les quelques marches, se trouva sur le palier, avança sur la pointe des pieds jusqu'à la porte.

—Pourvu qu'il ne se soit pas enfermé, murmura-t-il.

Il mit la main sur le bouton ; le bouton tourna et la porte s'entr'ouvrit.

—Je le tiens, gronda-t-il à mi-voix.

Il vérifia les cartouches du revolver qu'il tenait à la main et entra.

Au bruit qu'il fit en refermant la porte, Giovanni Corda se redressa d'un bond et poussa un cri :

—Pierre Miquet !

—Oui, fit l'autre en s'avançant vers l'entrepreneur, Pierre Miquet qui t'a suivi et qui te trouve enfin.

L'entrepreneur avait lâché la pince qu'il tenait à la main et sa main chercha son revolver sous son vêtement,

—Que me veux-tu ? demanda-t-il lorsque ses mains eurent rencontré la crosse de l'arme.

—Je veux te tuer.

—Me tuer ! ricana l'Italien... en vérité ! comme ceja... tout simplement... sans raison...

—Sans raison !... grommela Pierre... tu te trompes... je te hais du jour où je t'ai rencontré et où ta duplicité m'a rendu plus infâme que je n'étais... sans toi, bien des choses que j'ai faites ne seraient pas faites.

—Pierre Miquet s'aperçoit maintenant qu'il a une conscience, répliqua l'Italien, gouaillard ; en vérité c'est un peu tard.

L'autre eut un rugissement, auquel l'entrepreneur répondit par un haussement d'épaules.

—Tiens, dit-il, veux-tu que je te dise ce qui en est ? Eh bien ! en m'apercevant dans les rues de Colon, tu t'es dit que peut-être moi, pas bête, j'avais découvert un coup à faire, et alors tu as suivi

ma piste, comme les chacals suivent, dans le désert, la piste des fauves, pour dévorer les carcasses de leur proie... la vérité, la voilà. Eh bien ! écoute, je suis bon prince ! il y a là-dedans assez pour nous deux... faisons la paix et travaillons ensemble à éventrer ce joujou là.

Ce fut au tour de Pierre d'éclater de rire.

—La moitié te suffirait peut-être à toi, répliqua-t-il, mais à moi, c'est le tout que je veux.

Et ajustant l'Italien, il fit feu deux fois.

L'autre, pressentant l'intention de son ennemi, s'était jeté à plat ventre, si bien que les balles allèrent se nicher dans la muraille.

Se redressant d'un bond, Giovanni ajusta Pierre et tira.

Pierre poussa un cri de rage et de douleur ; la première balle l'avait manqué, mais la seconde lui était entrée dans la cuisse.

—Ah ! gredin ! hurla-t-il... J'aurai ta peau quand même.

Et se jetant sur l'Italien, l'un après l'autre il lui lâcha, à bout portant, les quatre coup qui lui restaient.

A la dernière balle, Giovanni Corda, le poignet droit fracassé, laissa échapper son revolver.

Pierre Miquet voulut le ramasser, mais l'Italien eut la présence d'esprit d'envoyer un coup de pied qui rejeta l'arme tout au bout de la pièce.

En même temps, il se ruait sur son adversaire, la main gauche armée de son terrible couteau napolitain.

Miquet, d'un bond de côté, évita son attaque, et quand l'Italien se retrouva face à face avec lui, il brandissait lui aussi un poignard d'aspect redoutable.

Et tous deux, à trois pas l'un de l'autre, muets, haletants, se guettant des yeux, attendaient le moment favorable de bondir.

Enfin Giovanni, se ramassant sur lui-même, le buste en avant, les jarrets repliés, s'avança insensiblement, prêt à se ruer en avant, comme aussi à éviter par un saut ou par un de ces déhanchements familiers à ses compatriotes, la pointe de son ennemi.

Soudain, Pierre Miquet crut avoir trouvé l'occasion de frapper, et il s'élança.

Mais l'Italien, par un simple mouvement, esquiva le coup et ce fut Pierre qui reçut une longue estafilade.

Il se recula pour préparer une nouvelle attaque ; Giovanni fit de même pour prendre son élan.

Mais, tout à coup, ils se redressèrent en même temps, oubliant comme d'un commun accord leur terrible bataille ; depuis qu'ils étaient là, tous les deux, tout entiers à leur haine, ils n'avaient point fait attention au tumulte dont la rue s'était remplie, aux hurlements qui avaient éclatés sous les fenêtres de la maison de banque, et voilà que, ainsi que par enchantement, le silence s'était fait. Mais eux étouffaient, et un picotement douloureux brûlait les muqueuses de leurs paupières.

—Diavolo ! murmura Giovanni, je crois qu'on nous enfume ici.

En effet, des filets de fumée, filtrant par le plancher, tourbillonnaient dans le cabinet.

Pierre courut à la petite porte par laquelle il était entré et essaya de l'ouvrir ; elle résista, et fortement, car elle venait d'être verrouillée, en haut et en bas, par l'honorable M. Jackson.

Ensuite de quoi, le banquier avait rallumé un cigare et était descendu philosophiquement dans la cour, peu soucieux d'assister à l'égorgeement de ces deux scélérats.

Miquet poussa un juron formidable et revint vers Giovanni, qui avait cherché, lui aussi, à s'enfuir, mais par le grand escalier ; la porte à peine ouverte, avait donné passage à des panaches de flammes et de fumée : l'escalier n'était plus qu'une fournaise.

—Imbécile ! s'écria l'Italien en frappant du pied désespérément, j'avais bien besoin de venir me prendre dans cette souricière, comme si je n'avais pas assez d'argent !

En entendant ces mots, Pierre poussa un éclat de rire effrayant.

—Ah ! tu as de l'argent ! s'écria-t-il... en ce cas, part à deux et hors d'ici !